12

-- LE --

MEDECIN A LA CAMPAGNE

M. LE Dr J. C. PARADIS,
MONTMAGNY.

Pour répondre à l'invitation de votre galant secrétaire et pour me rendre aux instances de mon ami le docteur Boulanger, propriétaire de *La Revue Médicale*, je viens, ce soir, vous parler du médecin de campagne.

Le médecin de campagne est un personnage excessivement intéressant que vous, Messieurs les médecins de la ville, ne connaissez pas assez et que, par conséquent, vous ne pouvez apprécier à sa juste valeur. C'est pour vous le présenter que je me présente moi-même devant vous. Je vous offre donc mon modeste travail, comptant sur votre indulgence de confrère, pour payer ma bienvenue dans votre belle société.

Je vous parlerai de la mission du médecin à la campagne, du rôle important qui lui est dévolu au milieu de nos bonnes populations rurales, de son immense responsabilité, de ses déboires et de ses consolations.

La mission du médecin de campagne est aussi grande que difficile. Placé en évidence au milieu d'une population qui l'observe, il devra surveiller ses actions et ses paroles, et s'efforcer de ne donner que de bons exemples. Réduit à n'avoir pour conseiller en face de ses malades que sa science, sa prudence et son tact médical, il doit donc, plus qu'un médecin des villes, posséder à un très haut degré

toutes les qualités du bon citoyen et du docteur vraiment digne de ce nom.

Le jeune homme qui arrive dans une paroisse éloignée de la ville, dans une de ces paroisses où la population bonne, confiante ne demande qu'à se livrer entièrement à quiconque lui inspire confiance et respect, devra faire en sorte de conquérir cette confiance et ce respect. Et il y parviendra facilement en traitant ces braves gens avec humanité et politesse ; et avec une dignité sans hauteur, avec une certaine fierté qui ne dépasse pas les limites tracées par une bonne éducation, et qui exclut toute familiarité ; il devra se mêler à la foule mais ne pas entretenir de commerce trop intime avec elle. Quatorze années d'expérience m'ont surabondamment prouvé qu'un médecin peut faire, au milieu des braves gens avec qui il vit, beaucoup de bien et beaucoup de mal, selon qu'il est lui-même un bon ou un mauvais citoyen.

Les populations de nos campagnes sont bonnes et intelligentes, et nos familles canadiennes possèdent encore, au moins la grande majorité, les belles qualités que leur ont léguées nos ancêtres, ce peuple de gentilshommes, comme les appelait un gouverneur anglais.

Dans ces paroisses reculées, les deux personnages les plus influents sont le curé d'abord et le docteur ensuite. Ces deux hommes doivent donc absolument s'entendre et mettre en commun leur sacerdoce pour le plus grand bien, le curé, de ses ouailles, et le médecin, non seulement de ses patients, mais de toute la population au milieu de laquelle il vit ; après le rôle élevé du prêtre il n'est pas de mission plus noble que celle du médecin.

Confident des misères corporelles de ses patients, il est auss l'homme à qui l'on confie le plus volontiers ses peines, ses troubles et ces mille tracasseries qui s'élèvent trop souvent au sein même des meilleures familles. Ses conseils, ses exhortations doivent donc être marquées au coin de la plus grande sagesse et la plus extrême prudence. Il faut bien se pénétrer de cette idée, le médecin, pour être à la hauteur de la belle mission que Dieu lui a dévolue, doit être non

seulement un homme savant et éclairé dans la science médicale, mais il doit-être, en même temps, un homme à l'esprit droit, au cœur noble et à l'âme élevée. Par sa position toute particulière vis-à vis les gens qui le fréquentent, par les rapports intimes qu'il entretient avec ses patients, il est plus en état que qui ce soit de faire du bien, non seulement à ceux qui souffrent physiquement mais, encore et surtout, à tous ceux qui ont besoin de bons conseils et de consolations.

Vous me direz peut-être, mais laissez donc ce rôle de moralisateur à celui qui en est spécialement chargé, au curé de la paroisse. Messieurs et chers confrères, le curé de la paroisse prêche du haut de la chaire et dans l'intimité du confessionnal. Laissons-le donc là où il doit-être, et il restera encore pour le médecin et le prêtre, un champ assez vaste pour que l'un et l'autre puissent travailler sans se nuire.

Voilà comment je considère le rôle du médecin au point de vue social, au milieu de nos populations catholiques et françaises de la Province de Québec. Le médecin de campagne doit-il se mêler au mouvement des affaires municipales et des choses politiques ? Je ne le crois pas. Dans l'intérêt de sa tranquillité d'abord, et ensuite il perdra de son prestige comme médecin, ce qu'il gagnerait en influence auprès des meneurs et des fortes têtes de sa paroisse. Le jeune médecin surtout devrait être prudent sous ce rapport, et laisser aux *Esculapes* dont la vocation politique est plus prononcée que la vocation médicale, cette chose détestable et ingrate qu'on appelle faire de la politique. Il est bien permis, par exemple, d'éclairer de ses lumières, de ses conseils, ceux qui lui feront l'honneur de le consulter ; mais il devra le faire avec prudence, et seulement avec les personnes qui le consultent de bonne foi, et non dans le but de savoir si le docteur *Un tel* est rouge ou bleu, libéral ou conservateur. Le plus sage est celui qui est assez maître de lui-même pour se tenir en dehors de cette contagion néfaste qu'on appelle esprit de parti.

Le médecin devrait employer son influence et ses talents pour engager ses compatriotes à rompre à jamais avec cette détestable manie, cette ridicule maladie, la politiquerie, qui sème tant de discorde et de divisions parmi nous.

Auprès de ses malades, la position du médecin de campagne est de beaucoup plus difficile que celle du médecin de la ville. Livré à ses propres forces, abandonné à ses seules ressources, en face des multiples manifestations des souffrances humaines, il n'a pas comme ce dernier, l'inappréciable avantage de recourir aux lumières de confrères plus âgés que lui, et plus expérimentés dans l'art de guérir. Il devra donc, par tous les moyens possibles, nourrir son esprit de toutes les connaissances, en travaillant ardument tous les jours dans les revues médicales, auteurs reconnus sur les différentes spécialités, et par l'observation. Il ne devra rien négliger de ce qui peut le mettre en état de faire face à tous les cas, même les plus difficiles et les plus imprévus.

Les habitants de nos campagnes professent à l'égard du médecin la plus touchante confiance. Celui-ci devrait profiter de cette heureuse disposition d'esprit pour en tirer la plus grande somme de bien possible,au profit même de ses patients. Ses ordonnances devront être claires, précises et énergiques. Auprès des malades il devra éviter tout verbiage inutile, ne dire que ce qu'il faut dire exactement de manière à être bien compris, et ne pas perdre de vue que ses paroles tombent dans des oreilles attentives et qu'on se rappellera scrupuleusement le lendemain ce qu'il aura dit la veille.

Il devra être bon sans mollesse, énergique sans rudesse et digne sans ostentation. La vie du médecin à la campagne n'est certe pas exempte de difficultés et même de déboires. Il a à lutter contre plusieurs ennemis puissants, parmi lesquels et en premier lieu, nous devons citer certains préjugés populaires, encore imparfaitement déracinés du cœur de nos populations, préjugés entretenus par cette plaie de nos campagnes, la commère mâle ou femelle qui précède, accompagne et suit le médecin partout où il passe, partout où il va.

Cet inique personnage s'insinue officieusement dans les familles où il y a des malades, diagnostique sur tous les cas, prescrit mille et un médicaments, ordonne, commande avec toute l'autorité que lui donne de la part du public, une confiance aussi inexplicable que dangereuse. Chaque paroisse possède quelqu'échantillon de ces commères avec qui le médecin devra compter, et le parti le plus sage qu'on puisse prendre est de s'en faire des auxilliaires, même, au besoin, des amis. En un tour de langue, ces baboches vous font et vous défont une réputation, et elles sont d'autant plus dangereuses, d'autant plus puissantes, qu'elles opèrent à la sourdine, en cachette.

Vous êtes appelé aujourd'hui auprès d'un malade, le cas est intéressant; vous déployez toute votre habileté, vous installez votre arsenal thérapeutique; les choses prennent une encourageante tournure. Un jour, deux jours, six jours se passent, tout va bien. Vous arrivez un bon matin, vous trouvez toutes les mines renfrognées, votre malade vous boude, son entourage vous accueille avec des mots durs, tous se plaignent de la lenteur et de l'inefficacité du traitement que l'on trouvait parfait la veille.

Que s'est-il donc passé, quelle est la cause de ce revirement subit? Ne le cherchez pas ailleurs, informez-vous si tel ou tel personnage n'est pas passé par là. L'on vous répondra, en effet, qu'une bonne amie de la maison, une voisine, une parente éloignée nous est arrivée. Cela devra vous fixer, et, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, cette méchante chipie n'est autre que la baboche du village, omnipotente guérisseuse, la plaie de son canton, le désastre et l'ennemi le plus dangereux du médecin.

Voilà un des plus sérieux ennuis qu'a à subir trop souvent le médecin de campagne, et je ne connais pas de moyens plus efficaces de combattre ce fléau, si ce n'est, comme je le disais tout-à-l'heure, de s'en faire une alliée. Pour arriver à ce désirable résultat, il ne faudra qu'une petite dépense quotidienne de bonnes grâces, de prévenances, vis-à vis de cette bonne femme, et se bien garder de méconnaître sa science profonde et sa grande habileté.

Un autre ennemi du médecin de campagne, ennemi plus rués plus retors et non moins dangereux que le précédent, (je touche là un sujet excessivement délicat), c'est le confrère de la paroisse voisine. Le croiriez-vous, Messieurs, c'est lorsqu'on aurait tant besoin de s'entendre, de s'aider, de se protéger entre médecins, que l'on se divise et que l'on se fait très souvent des luttes ridicules et déloyales. C'est entre personnages qui devraient se mieux traiter une course effrénée à la clientèle ; on ne reculera pas devant les procédés les plus déshonnêtes pour pénétrer au sein des familles, su. les brisées d'un confrère. Les uns procèdent insidieusement, hypocritement ; ils feront mine d'approuver la conduite du médecin qu'ils veulent supplanter, pour mieux tromper le public. Mais leurs paroles laudatives, pleines de réticences, de *mais* de *si*, sont très perfides et très dangereuses.

D'autres iront plus ouvertement ; ils critiqueront tout ce que vous ferez, ne trouveront rien de bon en votre manière de traiter les gens. On vous fera passer pour un ignorant, un homme indigne de posséder la confiance. Il suffira que vous affirmiez à votre malade qu'il souffre de telle affection, pour que l'on vienne dire que vous êtes un âne et que vous ne savez ce que vous dites.

Dans certaines paroisses on pousse très loin cette lutte entre confrères, sans réfléchir que par cette conduite l'on se discrédite et l'on se perd à jamais dans l'esprit du public. Il n'y a pas à se le cacher, il faudrait de toute nécessité trouver un remède à cette maladie qui nous fait tant de mal à nous, médecins de la campagne. Il n'y a pas assez de décorum parmi les membres de notre profession ; il n'y a pas assez de dignité, et pas assez de bonne foi chez un très grand nombre.

Qu'avons-nous à gagner à nous dénigrer, à nous maltraiter en présence du public qui, trop souvent, ne demande pas mieux que d'applaudir à nos misères intestines, et de nous traiter ensuite comme des gens qui ne méritent aucune déférence, aucun respect, aucune confiance. C'est un signe des temps, le médecin baisse dans l'estime public et c'est sa propre faute.

Je vous citerai un cas, entre plusieurs, qui démontre bien la triste vérité de ce que j'avance.

L'automne dernier, un jeune médecin d'une paroisse d'un comté non loin d'ici, est appelé dans une famille pour donner ses soins à trois enfants. Le docteur constate que ces trois enfants souffrent de la diphtérie. Il avertit en conséquence le chef de la famille, puis il *rapporte* le cas au bureau de santé local. L'officier de santé, comme un homme qui connaît son devoir, se rend à l'endroit indiqué et met la famille en quarantaine. Quelques jours se passent, puis l'on constate, un bon matin, que le chef de la famille contaminée vaque à ses occupations ordinaires sans tenir compte des instructions reçues du conseil d'hygiène. Une semaine, deux semaines se passent,et voyant que cet individu se moque de l'autorité, on le cite devant le tribunal siégeant à Montmagny. Voici ce qui était arrivé. Après la visite de l'officier de santé, le père des enfants malades s'adressa chez un médecin d'une paroisse voisine. Celui-ci se rend avec empressement dans cette famille où il n'avait pas d'affaire et faisant fi du plus sacré de ses devoirs de médecin, et sans se soucier des désastreuses conséquences que pouvaient avoir sa coupable conduite, il déclare que le premier médecin appelé s'est trompé et que ces enfants n'ont pas de dysphtérie. Puis il conseille au père d'enlever le *placard* et de se *ficher* des officiers de santé. Et cela pour se rendre agréable à une famille à qui pesait un peu le fardeau de la mise en quarantaine.

Ce médecin savait que, dans le temps, une maligne épidémie de dyphtérie sévissait dans le canton même où résidait cette famille. Je me hâte d'ajouter que le magistrat traita comme elle le méritait l'odieuse conduite de ce médecin.

Ce n'est pas là un cas isolé ; ces choses se repètent malheureusement trop souvent. Est-ce que la société médicale de Québec, composée de l'élite des membres de la profession qui compte parmi ses adeptes des hommes dont la sagesse et l'expérience permettent de parler avec autorité ; est-ce que cette société, dis-je, ne pourrait

pas nous aider à remonter le courant qui menace de nous engloutir, à combattre cette dangereuse manie qui nous conduira à la ruine ? Je pose la question avec confiance.

Voilà les deux principales misères sérieuses, et sérieuses elles le sont, contre lesquelles le médecin de nos jours est obligé de lutter.

Je ne parlerai pas des autres désagréments inhérents à notre position. Je ne parlerai pas des longs voyages sous la pluie et les tempêtes, je ne vous parlerai pas des séjours prolongés loin du foyer où il faut vivre de la vie, des mœurs et de la table des gens qui vous font l'honneur d'aller vous chercher. Je ne puis cependant résister à l'envie de vous faire une petite peinture d'une scène qui se répète souvent, très souvent.

On arrive chez vous, on carillonne avec frénésie, on met en émoi toute la maison. Vite docteur, c'est pressé. Bien, où voulez-vous me conduire ainsi ? oh ! c'est bien loin ; les chemins sont mauvais, la nuit va bientôt tomber, on va se hâter. Vous vous empressez de mettre dans la voiture l'outillage nécessaire en pareil cas ; et fouette cocher, au galop. Vous faites à cette allure, un mille, deux milles, puis l'on se ralentit. Après tout il ne faut pas faire mourir cette pauvre bête ; la femme attendra bien un peu ; elle n'a pas l'habitude d'être bien vive. C'est compris. Cette scène se répète si souvent que vous la connaissez par cœur d'avance. Après une heure ou deux de marche, vous arrivez à la maison, et vous ne devez pas manifester trop de surprise si c'est *votre malade* qui vous ouvre la porte. —Enfin c'est vous docteur ! nous sommes bien contents, ça ne presse pas beaucoup, mais enfin, lorsque le docteur est dans la maison, on n'a plus d'inquiétudes. On pouvait aller vous chercher pour d'autres, et puis c'est loin, les chemins sont mauvais, la nuit approche, vous pouvez bien attendre ici jusqu'à demain, etc., etc. Mais enfin avez-vous quelques douleurs ? Y a-t-il quelques indices que vous ayez réellement besoin de mes services ? Bien oui, un peu de temps en temps, mais ça peut traîner. Que voulez-vous faire ? Que voulez-vous dire ? Il faut bien se résigner et faire bonne figure en face de

cette calamité. Vous avez la perspective de passer une nuit au coin du feu, avec une demi douzaine de bonnes femmes qui vont vous tenir sur le gril pour vous empêcher de dormir.

Aux premières lueurs de l'aube, au chant du coq, votre malade putative va venir vous dire qu'elle se sent bien mieux que la veille.

Comme le même mal peut la reprendre d'un moment à l'autre, il serait imprudent de vous laisser partir ; on vous invitera donc à passer la journée. Le mari part pour son ouvrage et les commères disparaissent ; la mère vaque à ses occupations en attendant *que ça recommence.* N'oubliez pas en partant pour un de ces voyages de mettre dans votre sac un bon roman, ou la dernière Revue, ou votre journal favori.

Passons sur les ennuis et sur les rancœurs causés par l'ingratitude de certaines personnes, sur les difficultés que le médecin rencontre très souvent à se faire payer ses honoraires si bien gagnés.

On m'a dit que le médecin de la campagne n'est pas plus mal partagé sous ce rapport que certains de nos confrères des grandes villes. A côté de ces déboires et de ces ennuis il y a de nombreuses et bien douces consolations pour le médecin qui aime véritablement sa belle profession ; et parmi ces consolations, je n'en vois pas de plus ineffable que cette ivresse intime causée par la certitude d'avoir arraché à la mort un de ses semblables. Je suis de ceux qui croient que la science médicale, dans un très grand nombre de cas, Dieu merci, est toute puissante contre le mal.

N'est-il pas vraiment beau, n'est-il pas vraiment consolant de pouvoir se dire : J'ai rendu à sa mère un enfant chéri qui, sans moi, dormirait aujourd'hui sous les longues herbes du cimetière ; j'ai rendu un père à ses chers enfants qui n'avaient que lui pour consolation et pour soutien ; j'ai rendu une épouse bien aimée à ce jeune homme qui commençait sa carrière en face d'un avenir tout souriant de promesses. Oui Messieurs ce sont là des bonheurs vrais.